

qu'étant ce que nous sommes, nous n'avons pas besoin de nous améliorer. Ma conviction, depuis longtemps formée et chaque jour grandissante, c'est qu'il règne parmi nous une moyenne de médiocrité surnaturelle non moins préjudiciable, dans son ensemble, au triomphe de la vérité et de la grâce que certains grands écarts exceptionnels, que certaines abdications retentissantes et scandaleuses.

Laissez-moi donc, messieurs et vénérés confrères, que je rencontre aujourd'hui, que je ne reverrai peut-être et probablement plus de ma vie, à qui je n'aurai plus l'occasion d'ouvrir mon âme, laissez-moi faire avec vous œuvre d'apôtre, *opus fac evangelistæ*, et revenir sur la nécessité, urgente pour nous tous, de cultiver en nous notre sacerdoce : *filios Dei fieri*.

Voulez-vous que nous posions à l'état de vérité élémentaire et d'axiome, ceci : que notre prêtrise, originairement et de soi-même complète par le sacrement de l'Ordre, attend de notre fidélité à l'entourer de nos soins un développement soutenu, une évolution constante de la puissance à l'acte?

Retenez, pour en faire l'objet de vos réflexions journalières et pour vous pénétrer à fond de la rigoureuse obligation qu'ils formulent, les quelques textes qui suivent.

Dans Isaïe, les sept premiers versets du chapitre v. Sous le voile d'un apologue gracieux, il y est parlé de la responsabilité plus indéniable

des âmes plus favorisées des avances divines. Le maître d'une vigne plantée et cultivée avec un soin jaloux se plaint de voir ses espérances trompées :

Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci? an quod exspectavi ut faceret uvæ et fecit labruscas¹?

Suivent les menaces significatives : *Ponam eam desertam, non putabitur, non fodietur;... ascendent vepres et spinæ.*

Et enfin la désignation ouverte de ceux à qui s'appliquent les avertissements révélés :

Vinea enim Domini, domus Israel est, c'est d'Israël, la tribu privilégiée, qu'il est question.

Quid est quod debui ultra facere, et non feci?... uvæ et labruscas;... ascendent vepres et spinæ... Vinea domus Israel est...

Je vous défie, messieurs, de lire ce passage de nos saints Livres, j'entends vous les prêtres à qui ni le monde ni l'administration épiscopale ne reprochent rien, je vous défie de répéter lentement les mots que je souligne et de vous sentir pleinement rassurés.

Dans l'Évangile, l'histoire ou plutôt l'aventure de l'homme qui a commencé de bâtir sa maison et ne peut pousser la construction jusqu'au bout, et de qui l'entourage se moque : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare².* Pour combien de vies sacerdotales, sur-

¹ Isaï. v, 7. — ² Luc. xiv, 28, 29, 30.

naturellement parlant, cette remarque humiliante autant que douloureuse n'est-elle pas l'expression de la plus stricte vérité? De bons et beaux débuts; de riches promesses; un édifice de vertus solides et de sainteté qui semblait devoir s'élever jusqu'au faite; et puis une interruption lamentable, qui peut-être amènera des ruines. *Cæpit ædificare, et non potuit consummare.* Les spectateurs de cette issue des choses, ce ne sont pas les hommes habitués à ne regarder que le dehors et à ne juger que sur les apparences. Ce sont les Anges. C'est Dieu.

Dans la première Épître aux Corinthiens, chapitre xv, cette magnifique déclaration de saint Paul, que nous devrions pouvoir, mais que nous ne pouvons guère nous approprier : *Gratia Dei id sum quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit*¹.

« Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. Depuis le chemin de Damas, je suis apôtre du Christ. Et la grâce en moi n'a jamais été contrariée, jamais improductive, jamais stérile. »

Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. Depuis mon ordination, je suis prêtre... Vous sentez-vous, messieurs et vénérés confrères, en droit d'ajouter le reste? N'est-ce pas bien plutôt tout le contraire que, la main sur la conscience, nous sommes réduits à avouer : *gratia in nobis vacua fuit*, non pas une fois, mais des centaines,

¹ Corinth. xv, 10.

mais des milliers de fois, mais habituellement, mais presque toujours. Si cette confession vous paraît trop dure et exagérée, je la revendique pour moi; je la mérite.

Vous voyez jusqu'à l'évidence que Dieu, dans les oracles de sa Révélation, attend, exige que nous cultivions en nous le don reçu : *filius Dei fieri*. Vous voyez jusqu'à l'évidence aussi que, du plus au moins, nous négligeons de le faire.

Nous osons dire à notre décharge que ce n'est pas notre faute, si notre progrès sacerdotal n'a pas été plus accentué, s'il n'y a pas eu de progrès. Nous rejetons les torts sur les circonstances, sur les difficultés accumulées de l'heure présente. Nous prétendons qu'au milieu des obstacles créés autour de nous et contre nous par le mauvais vouloir des pouvoirs publics, par l'attitude hostile des représentants de ces pouvoirs, par les agissements des sociétés secrètes, par l'indifférence de ceux-là mêmes sur le concours desquels nous serions en droit de compter, nous nous trouvons forcément acculés à l'impuissance. Nous produisons, chacun pour notre part, une foule de faits ou d'incidents journaliers soi-disant plus probants les uns que les autres. Et là-dessus nous nous rassurons, nous essayons de nous rassurer. Comme s'il était démontré qu'avec plus d'esprit de foi, d'énergie et de générosité, nous n'eussions pas réussi, du moins dans une certaine mesure, à triompher de ces entraves que notre zèle rencontre!

Au surplus, ne l'oublions pas, ne nous laissons pas de le dire et redire, le progrès de notre sacerdoce et de nos vies, le *filius Dei fieri*, ne consiste pas essentiellement dans l'expansion de l'activité extérieure et le succès visible. Il est même permis d'affirmer que ce n'en est là que la moindre part. A supposer que décidément nos efforts à bien conduire notre ministère n'aboutissent pas, ne nous reste-t-il point au for intime tout un champ d'action, réservé et sacré, inaccessible aux pires malveillances de l'entourage? Quand Jésus-Christ ne réussissait pas à vaincre l'obstination des pharisiens et des scribes, était-il pour cela moins prêtre? Sa belle religion intérieure envers son Père, où résidait le meilleur de son sacerdoce, perdait-elle pour cela quelque chose de sa plénitude, de son essor et de son prix? Nous nous plaignons de nos adversaires. Nos griefs contre eux ne tarissent pas. Prenons garde de nous leurrer nous-mêmes et de voiler nos torts sous des protestations qui, toutes motivées qu'elles soient, n'ont cependant pas en notre faveur l'importance que nous leur attribuons. *In nullo terreamini ab adversariis*¹, dit saint Paul. En somme, si nous le voulons résolument, les adversaires ne sont pas si redoutables que nous le semblons croire. Ce qui est hors de discussion et de doute à tout le moins, c'est qu'ils n'ont pas de prise sur notre vie inté-

¹ Philip. 1, 28.

rieure et ne sauraient nous empêcher d'y réaliser en secret les progrès les plus marqués.

De même, nous osons dire que, sous l'influence de l'éducation du petit et du grand séminaire, nous nous étions fait de la vie sacerdotale un idéal trop relevé, nous condamnant par là même, à notre insu, à n'en pouvoir pas soutenir longtemps la gageure. Les réalités de l'existence, jour après jour, sont venues nous forcer d'en rabattre. Ce que nous avions rêvé n'était qu'un rêve. Nos directeurs eussent été plus prudents et plus sages de ne pas exploiter notre jeune enthousiasme. Que sais-je encore? Vraiment, au temps de notre ferveur, nous nous trompions! Et c'est maintenant, avec nos habitudes de négligence sur tous points, avec le déclin manifeste de notre générosité, que nous jugeons et agissons bien! Illusion! illusion!... Ayons le courage de nous interroger loyalement, de scruter à fond notre conscience, et d'entendre son verdict impartial. Nous ne tarderons pas à nous désabuser.

O mon Dieu, d'ici à la fin de la retraite, donnez-moi donc l'intelligence pénétrante et décisive des situations telles qu'elles sont, de votre côté et du mien. Faites-moi saisir l'évidence de vos droits quand vous exigez que je devienne plus votre fils chaque jour, en union avec Jésus-Christ, l'évidence de mes torts quand je m'y refuse ou que je m'y attarde en d'injurieuses et périlleuses lenteurs. *Domine, illumina oculos*

*meos, ne unquam obdormiam in morte, nequando dicat inimicus : Prævalui adversus eum*¹.

III

Nous savons ce que signifie ce mot : « fils de Dieu. » Nous savons que pour le chrétien, « fils de Dieu » par le baptême; pour le prêtre, encore bien plus « fils de Dieu » par le sacrement de l'Ordre, c'est une loi, c'est un devoir de cultiver cette filiation glorieuse à laquelle rien ne leur donnait le droit de prétendre.

De quel moyen autorisé et véridique pourront-ils se servir? Le même texte évangélique dont nous venons de tirer les deux premiers points de notre méditation nous le dit avec précision : *Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri*. Les Juifs, infatués de leur dignité de peuple choisi, s'arrogeant de par leur naissance charnelle et leur descendance des patriarches et des prophètes le titre d'enfants de Dieu, bénéficiant d'une condition avantageuse toute faite, sans rien entendre aux exigences de la vraie religion, les Juifs n'ont pas voulu recevoir le Messie. *In propria venit, et sui eum non receperunt*. Le fait constaté dans

¹ Psalm. XII, 4, 5.

cette sobre mais catégorique déclaration, saint Jean ajoute : *Quotquot autem receperunt eum*, et le reste.

Ceux-là donc obtiennent le pouvoir de devenir « des fils de Dieu », qui reçoivent le Christ. C'est le Christ lui-même qui le leur communique.

Recevoir le Christ par le baptême, ... nous l'avons fait. Recevoir le Christ par le sacrement de l'Ordre, ... nous l'avons fait. Est-ce tout? Non. Nous devons recevoir le Christ autant de fois qu'il se présente, en dehors des circonstances solennelles et officielles qui constituent les sacrements. « Le Christ vient toujours, » dit Thomassin : *Christus venit semper*. Comme il y a une perpétuité de l'Incarnation au sein de l'humanité en général, par l'Eucharistie, il y a une perpétuité de l'action de Jésus-Christ sur chaque âme en particulier, afin de l'exciter à grandir et à réaliser sa pleine stature de vie surnaturelle et de sainteté. Ce que le soleil est aux plantes, Jésus-Christ l'est aux âmes. Nulle part on ne voit la plante se dérober aux chaudes sollicitations du soleil, et c'est pourquoi des automnes chargés de fruits succèdent à des printemps en fleurs. Les âmes semblent trouver gênantes les assiduités pressantes du Christ, et la sainteté végète sur la terre. Au moins les âmes sacerdotales devraient-elles faire exception. Il n'en est rien. Elles non plus ne savent pas fleurir et mûrir.

Quotquot receperunt eum. J'ai traduit jusque-là *receperunt* par *ceux qui le reçoivent*. Ne vau-

drait-il pas mieux dire *ceux qui l'accueillent*? C'est une nuance qu'il est légitime de marquer. *Accueillir* ajoute quelque chose d'empresé et de cordial à l'idée toute seule, au fait pur et simple indiqués par le mot *recevoir*. Et ce quelque chose, assurément, est dans le sens du contexte évangélique.

Notre intelligence d'abord, messieurs et vénérés confrères, accueillera Jésus-Christ, le Maître par excellence qui ne demande qu'à l'éclairer toujours plus. Sur toutes les hautes vérités de la Révélation, sur tous les mystères de la Foi, quand nous aurons entendu les maîtres les plus vantés et qui méritent le plus notre admiration et notre respect, il nous restera d'entendre Jésus-Christ nous parler « sans bruit de paroles », ainsi que s'exprime l'auteur de *l'Imitation*, au plus intime de notre esprit et de nos pensées. Certes, la théologie est une belle chose et absolument nécessaire pour fixer la doctrine dans sa précision. Mais, cela fait, comment douter qu'il y ait une très grande part à réserver aux illuminations du Maître intérieur qui est près de nous, qui est en nous? D'où vient, dans l'histoire de l'Église, que nous voyons fréquemment des merveilles de pénétration des choses de Dieu chez de très humbles créatures forcément inappliquées et inhabiles aux spéculations des théologiens? Avec le *Credo* et le catéchisme pour règles de leur croyance, elles se sont élevées à des hauteurs qui nous surprennent. A quelle

école se sont-elles donc rendues? De quel maître ont-elles donc écouté les enseignements? Dans l'exercice de notre ministère, n'avons-nous pas rencontré nous-mêmes de ces âmes simples, favorisées ainsi de lumières exceptionnelles? Qui les instruisait à leur tour? Je veux bien que ce soient là des grâces de choix auxquelles rien ne donne absolument le droit de prétendre. N'est-il pas à croire cependant que, si nous nous étudions à nous en rendre dignes, nous surtout prêtres, dans une mesure ou dans l'autre, elles ne nous seraient point refusées? Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis*¹. Elle est pour nous cette parole touchante, derrière laquelle il est permis de deviner, à côté des révélations extérieures et pour ainsi dire officielles, une suite de communications plus intimes. A nous aussi, Jésus accueilli, Jésus écouté, apprendra sur son Père qui est notre Père, sur l'essence de sa vie au sein de la Trinité mystérieuse, sur la Création, sur l'Incarnation, sur la Rédemption, ce qui peut nous élever toujours plus haut vers la vérité. Puis, et cela nous nous en rendons mieux compte, Jésus nous parlera de lui. *Simon, habeo aliquid tibi dicere*². Il nous initiera graduellement aux secrets de sa religion cachée, aux secrets de son adoration ininterrompue, celle des pensées et celle des dispositions per-

¹ Joan. xv, 15. — ² Luc. vii, 40.

manentes; aux secrets de sa haine contre le péché et de ses miséricordes pour le pécheur; aux secrets de sa générosité dans l'accomplissement de sa mission rédemptrice; aux secrets presque infinis de ses états intérieurs pendant sa douloureuse Passion. Ne sentez-vous pas, messieurs, que le champ de cette série d'enseignements s'ouvre sans limites? Votre propre expérience ne vous l'a-t-elle pas souvent appris?

Notre volonté ensuite accueillera Jésus-Christ. Chacune des initiations plus lumineuses du Maître intime comporte des conséquences pratiques et immédiates dans notre vie. Sur chacun des points où Jésus nous aura révélé ce qu'il a été, ce qu'il a fait, la conclusion s'imposera de ce que nous devons être et de ce que nous devons faire. *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*¹. Oh! l'application de cette exigence mille fois légitime, non seulement à quelques circonstances plus rares, mais aux moindres détails de l'existence, qui la comprendra, qui l'acceptera, qui l'honorera, qui l'aimera? Si depuis notre première communion, messieurs et vénérés confrères, au moins depuis notre première messe, nous nous étions docilement et généreusement prêtés aux instances de celui qui nous pressait de le suivre, *sequere me*; si jamais nous n'avions opposé de résistance à la lumière entrevue, à l'appel entendu,

¹ Joan. xiii, 15.

qu'il fût question d'un acte ou d'un autre de vertu évangélique à produire, n'est-il pas certain qu'à cette heure nous serions plus saints que nous ne le sommes, plus prêtres, plus *filis de Dieu*? C'est presque le contraire qu'il nous faut constater. *Quoties volui, et nolui!* Connaissez-vous, messieurs, un mot qui peigne plus au vif dans sa concision redoutable les situations réciproques entre Jésus-Christ et nous? Pour mon compte, il m'éblouit comme une évidence; il m'effraye comme une accusation, à laquelle je ne vois aucun moyen d'échapper. Oui, ô divin ouvrier de ma sanctification sacerdotale, vous avez sans cesse voulu me prendre au point où j'étais de développement surnaturel, pour me pousser et me porter plus avant, et je n'ai pas voulu! C'est à Jérusalem que le Christ, à travers son émotion et ses larmes, adresse le sévère reproche que je viens de citer: *flevit super civitatem*. Jérusalem symbolise les âmes, et, entre toutes, les âmes des prêtres. Les résistances accumulées de la ville coupable ont abouti à sa ruine. *Circumdabunt te inimici tui vallo, et coangustabunt te undique, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ*¹. Un certain nombre de prêtres, dans la sainte Église, en sont là. Leur vocation et leur vie sont en ruine, ou sur le point d'y tomber. J'aime à croire qu'il ne s'en

¹ Luc. xix, 40, 41.

rencontre pas ici. Mais une si extrême catastrophe est-elle donc le seul malheur que nous devons craindre? C'est un malheur aussi, messieurs, que de rester indéfiniment médiocres, faute d'accueillir celui qui nous invite à monter, à grandir, à donner toute notre mesure. Or nous l'avons dit, ayons le courage de le redire : nous nous mourons de médiocrité.

Notre cœur enfin accueillera Jésus-Christ. De lui à nous, — ses déclarations réitérées en font foi, — les relations normales doivent dépasser même la docilité empressée de l'intelligence et de la volonté. Il ne faut pas que nous subissions ses avances à la façon d'une nécessité qui s'impose; il faut que le cœur en nous, c'est-à-dire le meilleur de nous-mêmes, par un mouvement spontané, par une adhésion prompte, facile, aimante, donne le branle décisif à toutes nos puissances. Ce n'est point en autoritaire jaloux et dur que Jésus-Christ se présente à nous, c'est comme un ami désireux de nous gagner par ses avances affectueuses; et c'est en amis que nous devons l'entendre et lui répondre. Tant que nous ne prendrons point envers lui cette attitude qu'il nous demande, nous trouverons pénibles et inacceptables ses exigences saintes. Dès que nous nous y serons, au contraire, rangés loyalement, tout se transformera et sera aisé. Le mot de saint Augustin, devenu presque banal à force d'être répété, reste absolument vrai : *Ubi amatur non laboratur, aut si*

laboratur, labor amatur. Il ne s'agit pas d'un attachement sensible et accompagné de douceurs. Cela ne dépend pas de nous et n'est, en outre, pas nécessaire. Il s'agit de créer dans nos vies des habitudes de générosité pratique, dont la conscience d'être aimés du Christ et le désir et le besoin de lui rendre ce qu'il nous donne soient le principe solide et la virile inspiration.

Quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.

Répétons en finissant, messieurs et vénérés confrères, cette parole profonde que nous récitons chaque matin avant de descendre de l'autel, et sur laquelle nous venons de réfléchir ensemble. Et pour tout bouquet spirituel, laissez-moi vous supplier d'y joindre celles-ci : *Quoties volui, et noluisti!... Quid est quod debui ultra facere?*